

et la théorie freudienne produisent dans le domaine de la langue, il restera lui aussi au seuil de cette découverte.

- La découverte freudienne en effet en finit avec le caractère littéraire des puérités psychologiques. D'où, dès la fin de la première moitié du XXème siècle, crise du roman (cf. Ulysse et surtout Finnegans Wake).

- Contrairement à ce que certains semblent penser la découverte de l'inconscient et la théorie freudienne du langage (Lacan) ne nous ont pas fait entrer dans l'ère de la psychologie mais nous en ont fait définitivement sortir.

- C'est sans doute pourquoi se pose aujourd'hui à nouveau la question du langage poétique en ce que à travers la crise de la psychologie (et de la philosophie) il peut seul, en tenant compte de l'histoire qu'il a traversée et qui le traverse, répondre de la morale et garantir ainsi la mobilité d'un sujet qui ne saurait être désormais ni psychologique ni religieux.

M.P.

MARCELIN PLEYNET

lecture

Mercredi 10 octobre 1979

à 19h30

dans l'auditorium du Musée

BULLETIN A R C POÉSIE
PARIS

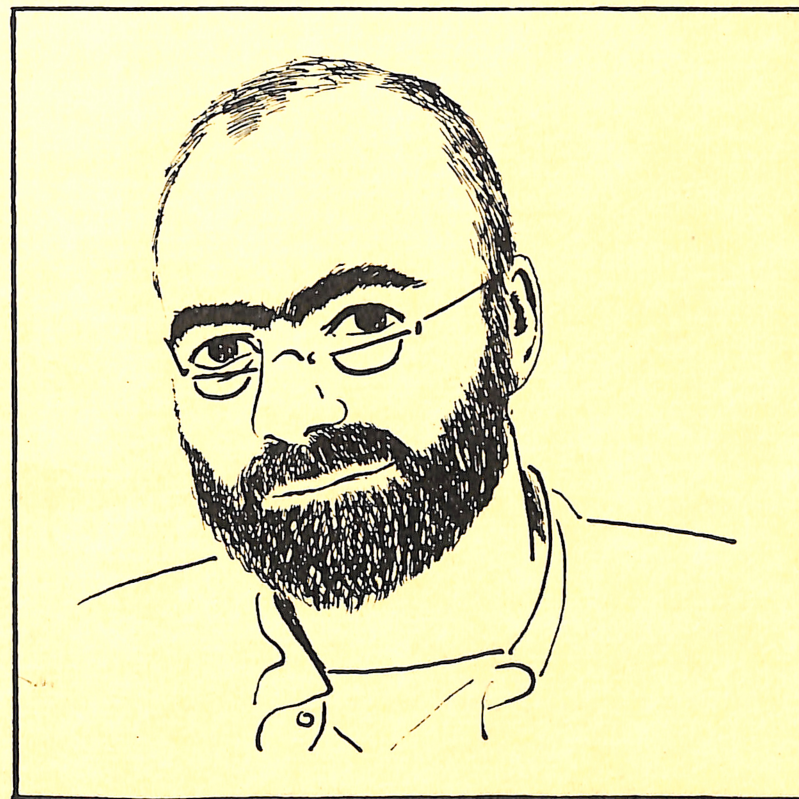
PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

deuxième année

N° 33

Marcelin Pleynet



dessin de John Roberts

Une "leçon de poésie"

La poésie survit et meurt de feindre son appartenance à un contexte social-culturel avec lequel, depuis bientôt près d'un siècle, elle n'entretient plus d'autre communication que de malentendu. C'est selon moi beaucoup plus cette feinte, ses manques à son état et à sa vérité que sa complexité ou ses excentricités qui enferment la poésie moderne dans le ghetto des ésotérismes et la coupe des forces et de la dynamique des langues vivantes. Cette situation n'est bien entendu pas sans liens avec l'histoire même de la langue. Persuadé que la "lecture" de poésie ne peut plus désormais faire sens qu'à déclarer inintelligible toute feinte complicité dans l'ordre d'un contexte culturel moderne, et qu'à préciser sa vocation initiale, baptismale à l'intérieur de la langue, je noterai ici quelques réflexions susceptibles d'éclairer toute "lecture" de poésie.

- Le langage poétique qui fut culturellement dominant (à travers sa prise en charge des formes religieuses et mythologiques) pendant plus de 2000 ans en est venu à perdre sa souveraineté au profit du langage romanesque.

- Pour la langue française ce passage s'indique à la fin du XVII^{ème} siècle et au début du XVIII^{ème} siècle des crises sociales et religieuses qui vont bouleverser notre culture et nos institutions.

- A penser les conséquences du passage d'une langue poétique à une langue romanesque nous constatons que :

la forme poétique s'établit d'une "théologie" surdéterminant un ordre "moral" lui-même maître de la "physique" et de la "métaphysique" (cf. Dante)

la forme romanesque soumettant la "morale" à la "psychologie" évacue la théologie au profit de la "physique" et de la "métaphysique". On peut voir se dessiner ce schéma aussi bien à travers les aventures du roman qu'à travers celles de la poésie au long du XIX^{ème} siècle et du XX^{ème} : développement de plus en plus dominant d'une forme littéraire soumettant la langue à la confusion des drames psychologiques - crise du langage poétique, misère quasi métaphysique du poète. Dans cette affaire la place du romantisme allemand est prépondérante en ce qu'il soumet la poésie à la philosophie (cf. Novalis - voir Ph. Lacoue-Labarthe et J.L. Nancy : L'absolu littéraire). Dans ces conditions Hölderlin finit fou comme Nerval, Rimbaud fuit, Mallarmé, à travers Hegel, cède le langage poétique à la métaphysique.

- La poésie de ces cinquante dernières années se trouve ainsi, à travers Mallarmé, soit sous la dépendance du philosophe, soit, par voie de conséquence, sous la dépendance du psychiatre (ce qui est une façon comme une autre d'introjecter les puérilités psychologiques : Artaud en dit long sur cette affaire). Breton au-delà de sa critique du roman (le premier Manifeste) fera logiquement une fixation à Freud (Les vases communicants). Et si un autre poète, Pierre-Jean Jouve, reconnaît dès 1933 (préface à Sueur de Sang) le bouleversement que la découverte de l'inconscient